

Mais c'était en vain. Jeanne, qui s'observait elle-même avec beaucoup de soins, restait toujours la même, et M. de Borsenne était parfaitement naturel.

Voyant cela, madame de Précourt se disait : Je ne saurais rien.

M. de Précourt, qui n'avait pas les mêmes sujets de défiance, était convaincu que sa fille aimait réellement M. de Borsenne.

Parfois, la baronne se laissait aussi aller à cette pensée. Mais presque aussitôt, elle la repoussait violemment comme une chose absolument impossible.

Alors elle retombait dans ses doutes affreux, et les plus sombres terreurs s'emparaient d'elle. Souvent, les meilleures caresses de sa fille ne parvenaient pas à les éloigner.

À force de se creuser la tête, elle en vint à penser que M. de Borsenne, introduit la nuit par un domestique, son complice, avait pu pénétrer dans la chambre de sa fille et y renouveler la scène terrible qu'elle avait toujours présente à l'esprit.

Cette idée lui était venue pendant la nuit.

La malheureuse femme ne put fermer l'œil. Cette affreuse pensée la tourmenta comme le plus abominable cauchemar !

Le lendemain, quand sa fille parut devant elle, après l'avoir regardée :

—Allons donc, se dit-elle, je suis folle !

Et elle se mit à l'embrasser avec fureur en lui demandant tout bas pardon de son horrible soupçon.

Elle était complètement déroutée.

Et comment aurait-il pu en être autrement ?

Pas un de ces mots qui se font des révélateurs, ne sortait de la bouche de sa fille. Jeanne n'eût pas une minute de défaillance. C'était toujours le même sourire, s'épanouissant en pleine liberté, la même voix douce et harmonieuse, la même animation et surtout le même regard clair, baigné dans des rayons de lumière, et plein de tendresse pour sa mère.

Un jour, Jacques Lambert se trouvant chez un de ses amis, celui-ci lui dit à brûle-pourpoint :

—Qu'est-ce que cela signifie ? Il n'y a pas deux mois ton fils devait épouser mademoiselle de Précourt et elle va devenir la femme de M. de Borsenne ?

—M. de Borsenne, fit Jacques en dressant la tête.

—Comment, tu ne sais pas cela ?

—C'est impossible !

—Mon cher ami, c'est absolument vrai. Je suis ou ne peut mieux informé. Je connais le notaire de M. de Précourt et c'est ce soir même qu'à lieu la signature du contrat.

—Je suis bien forcé de le croire, dit Jacques Lambert très-ému, mais c'est bien extraordinaire.

Il n'avait pas vu M. de Précourt depuis au moins quinze jours, et madame Lambert, toujours souffrante depuis le départ de son fils, n'était pas allée rue Le Pelletier depuis trois semaines.

D'un autre côté, par un sentiment qu'il est facile de s'expliquer, M. et madame de Précourt n'avaient point cru devoir les prévenir de ce qui se passait.

En rentrant chez lui, Jacques Lambert était encore sous le coup de son émotion. Madame Lambert s'en aperçut et le questionna.

Il n'eût pas la force de garder le silence et il lui fit part de ce qu'il venait d'apprendre.

—C'est monstrueux ! s'écria madame Lambert.

Elle passa dans sa chambre, s'habilla elle-même à la hâte, puis, en sortant, elle dit à son mari :

—Je vais chez M. de Précourt.

Elle fit le trajet en quelques secondes.

Sans laisser le temps aux domestiques de l'annoncer, elle traversa l'antichambre, les deux salons, et entra brusquement dans la chambre de la baronne.

En la voyant, madame de Précourt ne put retenir un cri d'effroi.

—Adèle, que vient-on de m'apprendre ? demanda madame Lambert d'un ton bref. On dit que Jeanne épouse M. de Borsenne.

—C'est la vérité, répondit la baronne.

—Et tu oses l'avouer, à moi, la mère de Georges !

—Hélas ! soupira madame de Précourt.

—Mais quel gens êtes-vous donc ? s'écria madame Lambert affreusement surexcitée.

—Joséphine, Joséphine ! Je t'en supplie, inplorait la voix de madame de Précourt.

—Je suis mère aussi, moi ! continua madame Lambert. Savez-vous ce que vous faites ? Vous tuez mon fils ! vous le tuez !

—Mon Dieu, mon Dieu ! gémit madame de Précourt, ses reproches manquaient à un douleur.

—Mon pauvre Georges, mon pauvre enfant ! disait madame Lambert. Il l'aime tant !. Mais Jeanne aussi l'aime !. Voyons, c'est donc toi, c'est donc ton mari, qui la force à épouser ce M. de Borsenne ?

—Moi ! ce mariage me fait horreur, et M. de Précourt ne le voit pas non plus avec plaisir. Ma pauvre Joséphine, tu penses à ton fils et tu souffres, je le comprends ; mais je suis bien à plaindre aussi, moi. Pour empêcher cet odieux mariage, j'ai fait tout ce que j'ai pu. Prières, supplications, caresses, j'ai tout employé, même les reproches, même la colère... et je me suis heurtée contre

une volonté de fer. Elle le veut cet homme, elle le veut !

Je lui ai parlé de Georges. Tu l'aimes, tu l'aimes ! tu disais-je. Elle m'a répondu : Comme un frère, ma mère. Et elle aime l'autre. Elle le dit.

—Elle le dit ! répéta madame Lambert.

—Tiens, veux-tu la voir, l'interroger toi-même ? Je vais la faire appeler.

—Non, non, dit madame Lambert d'une voix sèche et avec un sourire plein d'ironie, laissons mademoiselle de Précourt à ses douces pensées et à ses graves occupations. A la veille de son mariage, le jour du contrat on n'aime pas à être dérangée. J'ai eu tort de venir ici comme un trouble-fête. Excuse-moi.

Et elle se dirigea vers la porte.

—Joséphine ! lui cria madame de Précourt, quoi ! tu me quittes ainsi !.

—Je n'ai plus rien à te dire.

—Ah ! s'écria douloureusement la baronne, je n'avais plus que mon amie pour me consoler, et je la perds !

Madame Lambert se retourna, regarda son amie et, revenant près d'elle, elle lui prit la tête entre ses mains et l'embrassa en lui disant :

Puis elle s'éloigna précipitamment.

Dix minutes après son départ, Jeanne entra dans la chambre de sa mère.

—On vient de me dire que madame Lambert était venue te voir, chère mère, est-ce vrai ?

—Il n'y a pas encore bien longtemps qu'elle m'a quittée.

—Et tu ne m'as pas appelée, j'aurais été si heureuse de la voir et de l'embrasser !

—Madame Lambert n'a pas voulu qu'on te dérangeât.

—Oh ! madame Lambert me gênerait. Quelle idée ! T'a-t-elle promis de revenir bientôt ?

—Madame Lambert est venue ici aujourd'hui pour la dernière fois, ma fille.

Jeanne sentit le reproche amer contenu dans ces paroles. Il pénétra dans son cœur comme une pointe d'acier et deux grosses larmes roulèrent dans ses yeux.

Madame de Précourt les vit, ces deux belles larmes, et elle s'écria :

—Jeanne, mon enfant, il en est temps encore, dis un mot, un seul, et je te le jure, ton mariage sera rompu !

Mais, déjà, les deux larmes avaient disparu et la jeune fille était redevenue souriante.

Elle ne répondit pas aux paroles de sa mère, mais elle parla de ses toilettes et longuement de la corbeille qu'elle avait reçue le matin même.

—Mon Dieu ! se disait madame de Précourt en l'écoutant distraitemment, quelle frivolité ! Que se passe-t-il dans ce cœur qui m'est fermé maintenant et dans lequel pendant si longtemps, j'ai pu lire comme dans un livre ?

Ce jour-là, il y eut réception et petite fête chez M. de Précourt. Les deux salons, magnifiquement éclairés, furent remplis de bonne heure par les amis du baron et ceux de M. de Borsenne. Tous étaient là ; Praslier, Frazzeray, d'Achen et les autres, excepté, pourtant, Gaston de Sairmaise.

—Jamais, avait-il dit à quelqu'un, jamais je ne serai témoin de cette infamie ! Et j'aime mieux me faire un ennemi de M. de Borsenne que de cesser d'être l'ami de Georges Lambert.

Son absence fut d'ailleurs peu remarquée et n'empêcha point la signature du contrat qui se fit avec beaucoup de solennité.

Le lendemain, dans la matinée, Jeanne reçut une lettre. Le timbre de Fréjus sur l'enveloppe désignait son auteur. En effet, elle était de Madame Fontange.

La jeune fille eut le pressentiment que cette lettre contenait des choses qu'elle seule devait savoir. Elle s'enferma dans sa chambre pour la lire.

Voici ce qu'écrivait l'ex-mondaine.

#### XXIV

—Ma chère filleule,

—Je suis vivement contrariée, car je vois bien maintenant que je ne pourrai pas assister à ton mariage.

—Je suis condamnée à vivre emprisonnée dans mon trou à perpétuité. Ah ! je suis bien à plaindre ! Une femme

ne devrait jamais vieillir ou bien s'en aller tout de suite dès le premier cheveu blanc ou la première ride.

—Je suis éloignée comme un invalide, et j'ai des rhumatismes ni plus ni moins qu'un maréchal de France.

—Mon médecin qui est rempli de délicatesse, ne veut pas que ce soit la goutte... le brave homme, je lui en suis fort reconnaissante.

—J'ai pensé à te faire un cadeau de nocce ; je me suis demandé ce que je pourrais bien t'offrir. J'ai beaucoup

cherché dans ma vieille cervelle. Eh bien, pas une idée ! Commun on devient bête quand on vit en province !

—Tu trouveras dans ma lettre un chiffon de papier, que tu pourras échanger contre de l'argent, et tu t'achèteras ce qui te fera plaisir.

—A propos de ton mariage, mignonne, je trouve que, charmante comme tu l'es, tu aurais pu mieux choisir

que ton M. de Borsenne. S'il n'était que vieux, je ne dirais trop rien ; mais c'est un véritable viveur, joueur

et le reste... L'aimable vaurien était autrefois un des plus ardents à me faire la cour. Mais tu sauras, je t'espère, mettre bon ordre à tout cela.

—Ah ! le scélérat, il suit bien ce qu'il fait. Il n'a pas oublié certaine confidence que je lui ai faite à Fréjus.

—Il s'est bien rappelé, le monstre, que M. Fontange t'a laissé après ma mort, par son testament, plus de deux millions de fortune.

—Je t'embrasse de tout mon cœur,

—Tu marraine,

—AMÉLIE FONTANGE.

Le chiffon de papier dont parlait madame de Fontange était un mandat de quarante mille francs sur la Banque de France. Mais ce qui, dans la lettre, avait surtout intéressé Jeanne, c'était la fin.

Elle n'avait pas cru un seul instant à l'amour que M. de Borsenne prétendait qu'elle lui avait inspiré, et elle se demandait constamment :

—Pourquoi m'épouse-t-il, pourquoi ?

Et elle ne trouvait rien. Cela arrive toujours quand on cherche dans l'obscurité.

La lettre de madame Fontange venait de déchirer le voile. Maintenant la conduite de M. de Borsenne était d'une logique parfaite.

—Eh bien ! j'aime mieux cela, se dit-elle ; je serai moins embarrassée, plus forte et plus sûre de moi.

—Ah ! fit-elle en poussant un gros soupir, comme cette lettre m'a fait du bien ! C'est comme un poids énorme dont on aurait débarrassé ma poitrine ! Chère et bonne marraine, si tu étais là, comme je t'embrasserais de bon cœur pour te remercier de ton excellente lettre. Ah ! tu ne te doutes pas que tu viens de faire entrer un rayon de joie et d'espoir dans le cœur de ta pauvre filleule si malheureuse et désolée.

—Ah ! monsieur de Borsenne, continua-t-elle d'un ton railleur, vous avez voulu tuer ma mère et vous me faites souffrir indignement pour deux millions que vous convoitez, mais vous ne les tenez pas encore. Grâce à Dieu, ma marraine vit toujours et j'espère bien mourir avant elle ! Il est capable, cet homme, de s'imaginer qu'après avoir brisé ma vie et m'avoir séparée de Georges, je voudrais vivre... Ces sortes de gens ne doutent de rien. Vivre ! pour faire le bonheur de M. de Borsenne, pour rester la femme de ce misérable ! Allons donc, j'aimerais mieux me tuer moi-même !.

Et debout au milieu de sa chambre, dédaigneuse et hautaine, elle eut un petit rire sec et nerveux.

Elle porta à ses lèvres la lettre de madame Fontange.

—Toi, dit-elle, tu n'es que pour moi. D'autres yeux que les miens ne te liront point.

Et elle l'enferma dans un petit coffre d'argent, cadeau de M. Fontange, dans lequel elle serrait ses plus précieux souvenirs et où se trouvaient les lettres de Georges Lambert.

—Jeanne, lui dit sa mère dans la journée, tu as reçu une lettre de ta marraine et tu ne nous l'a pas donnée à lire.

—Ma marraine ne pourra pas assister à mon mariage, répondit-elle, ses vilaines douleurs l'ont reprise et je suis bien contrariée de cela. A sa lettre était joint un mandat sur la Banque, une grosse somme pour m'acheter quelque chose.

—Soit, mais je désirerais lire la lettre.

—Chère mère, j'étais si fâchée d'apprendre que ma marraine ne viendrait pas, que de dépit, par un mouvement irrésistible, j'ai jeté sa lettre dans le feu.

—Comme elle mentait avec courage et bravement ! Hélas ! depuis un mois, la pauvre petite n'avait fait que cela !. Elle avait appris de force le grand art de la dissimulation.

(à continuer.)

#### ABONNEMENTS

Qu'il soit bien compris que l'abonnement à LA VIE ILLUSTRÉE est strictement payable d'avance, et que nous n'enverrons le journal à personne, à titre d'essai. Cette mesure est prise en raison du bon marché du prix de l'abonnement.

Qu'on n'oublie pas que LA VIE ILLUSTRÉE est le plus grand, le plus riche, le plus volumineux et le moins cher de tous les journaux illustrés du monde entier !

#### AVIS

Toute personne qui nous remettra quatre abonnements d'une année, avec le prix, recevra LA VIE ILLUSTRÉE pendant un an, et aura également droit aux primes.

#### PREMIERS NUMÉROS

Nous pourrions fournir aux nouveaux abonnés ou à toute autre personne désireuse de garder la file de LA VIE ILLUSTRÉE, tous les numéros qui auront parus.